COMPTE-RENDU DES SÉANCES

DU GROUPE STRASBOURGEOIS

DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

I.

SÉANCE DU 19 JANVIER 1952.

Président : M. R. Schilling.

Membres présents. — M. P. Fabre, Collart, Schilling, Oguse, Gagé, Amandry, Schwartz, M. l'abbé F. Chatillon, MM. Will, Ruch, Fuhrmann, Hentz.

Renouvellement du Bureau.

M. Schilling assumera lès fonctions de président pour l'année 1951-1952 ; M. Hentz succède à M. Ruch comme secrétaire-trésorier.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. l'abbé F. Chatillon, maître de conférences à la Faculté de théologie catholique, présente quelques réflexions sur *la « Littera Pythagorae » ou la survivance du symbole de l'Y dans la littérature latine du moyen âge.*

Le thème des deux routes de la vie, la route du bien et celle du mal, s'offrant au choix du jeune homme qui atteint l'adolescence, est cher à l'antiquité. Les milieux pythagoriciens ont fait de la lettre Y l'image de ces voies divergentes : symbole bien connu, sur lequel l'attention des archéologues s'est particulièrement portée depuis la découverte de la stèle funéraire d'Alashéhir (Philadelphie de Lydie) et sa publication par Keil et von Premerstein, en 1910.

Il est remarquable, précise M. l'abbé Chatillon, que, dans la littérature, l'explication de ce symbole n'apparaisse que chez les Latins (Perse, III, 56-57, et V, 34-35 ; un scholiaste de Perse, Lactance, Ausone, Martianus Capella, Isidore de Séville...).

Les textes anciens ont été rassemblés depuis longtemps (voir en particulier F. de Ruyt, dans *Rev. belge de philol. et d'hist.*, X, 1931, p. 137-144, et en dernier lieu F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, 1942, p. 422-426).

M. l'abbé Chatillon lui-même et le P. A. Dimier ont trouvé quantité de textes médiévaux où reparaît le vieux symbole, amené avec plus ou moins de bonheur. Le bivium de la lettre pythagorique deviendra un lieu commun dans les récits hagiographiques (voir, entre autres, la Vie de saint Grégoire le Grand, par Jean Diacre, au IXe siècle : *Patr. lat.*, LXXV, 64 A) : le saint, invariablement, laissant la voie gauche qui mène aux voluptés et à la perdition, choisit celle de droite, plus étroite, mais qui conduit au ciel. Parfois, un personnage séculier est blâmé de ne pas avoir su éviter la voie de gauche.

Le nombre de ces textes, conclut M. l'abbé Chatillon, la manière dont le symbole pythagoricien a été adapté par les auteurs totalement ignorants de l'archéologie grecque et n'ayant le plus souvent qu'une très faible culture littéraire latine, posent évidemment un problème qui peut fournir matière à discussion. C'est, sur un point particulier, la question si vaste et si mal éclairée encore, de la transmission de la culture antique et de son assimilation par le moyen âge.

— Dans la discussion qui s'institue, M. Schilling précise que, d'après la description de Perse, la lettre pythagorique se présente sous la forme d'une fourche dont le bras gauche a la forme courbe, tandis que l'autre est droit, ce qui éclaire la naissance du symbole. L'auditoire est d'accord avec M. l'abbé Chatillon pour trouver que la transmission de ce symbole de l'antiquité au moyen âge demande un examen de détail.

II. — M. J. Gagé présente une communication sur *le nom des « Philippiques » de Cicéron : Marcius Philippus et la première guerre de Modène.*

Les XIV discours prononcés — ou, comme le IIe, seulement écrits — contre Antoine entre octobre 44 et avril 43 av. J.-C. ont porté dès l'Antiquité le nom de Philippicae, comme l'attestent des passages de Plutarque et de Juvénal, quoique la tradition rhétorique ait préféré les appeler seulement Antonianae Orationes (Sénèque le père, Tacite dans le *Dial. or.*, Aulu-Gelle). Ce nom fait de Cicéron, en l'espèce, le Démosthène romain, et d'Antoine un ennemi de la liberté de Rome comparable à ce que Philippe de Macédoine avait représenté pour l'Athènes du IVe siècle.

Pourtant, sitôt qu'on presse la comparaison, ce rapprochement se révèle décevant, inadéquat, ou trop général. Sans doute, dès 60 av. J.-C., Cicéron, en répondant à la proposition d'Atticus d'éditer ses discours « consulaires » de 63, souligne qu'en certaines de ses *Philippiques* Démosthène s'est élevé au style le plus haut de l'homme d'État et semble esquisser déjà un parallèle avec sa propre carrière ; mais c'est alors aux *Catilinaires* qu'il songe ; et, en effet, comme Plutarque le

relève, il devait payer ces *Catilinaires* d'un exil suivi d'un triomphant rappel, selon le même destin qu'avait connu le Démosthène des *Philippiques*. Au reste, si, dans ses œuvres, Cicéron a prodigué les éloges à Démosthène, dont il pouvait se considérer comme l'émule sans ridicule, il paraît avoir obéi à un vrai thème romain en épargnant toujours directement Philippe Ier de Macédoine, fondateur d'un empire dont, somme toute, Rome était devenue l'héritière (cf. le nom des PHILIPPICAE HISTORIAE de Trogue-Pompée, de ce point de vue, conservé par l'abrégé de Justin). Jamais donc la cause que Démosthène avait défendue ne pouvait être directement reprise par un Romain, si républicain qu'il fût.

Il est certain, cependant, que Cicéron a été lui-même responsable de la circulation de ce nom, en ce sens très authentique ; mais il est douteux qu'il l'ait affiché ouvertement. En fait, il ne paraît l'avoir lancé que dans sa correspondance, et non pas même avec Atticus, que ses dernières lettres montrent intéressé au style des ANTONIANAE, et plutôt inquiet de leur publication, mais avec Brutus : c'est Brutus qui lui dit dans une lettre de Dyrrachium du 1er avril 43 (*ad Brutum*, II, 3 = Tyrrell-Purser, nº 837), ayant reçu et admiré les Ve et Xe discours : « iam concedo ut vel Philippici vocentur, quod tu in quadam epistola iocans scripsisti... » A quoi Cicéron répond le 12 avril : « quoniam te video delectari Philippicis nostris... » Or, le passage de Brutus montre, d'une part, que Cicéron lui avait suggéré le nom à titre de « iocus », et non sur le ton sérieux ; d'autre part, qu'il ne l'approuvait, lui Brutus, que sur lecture des discours V et X. Qu'avaient-ils donc de particulier? Les Anciens ont surtout admiré l'éloquence de la IIe (la « divina Philippica » de Juvénal). La Xe traitait de la lettre que Brutus avait adressée aux consuls, et dont Cicéron, contre Calenus, avait fait approuver le contenu ; la Ve, prononcée aux calendes de janvier, avait été un effort pour faire rompre toute négociation entre le Sénat et Antoine, et faire adopter des mesures stratégiques et politiques vigoureuses, mobilisant toutes les possibilités et donnant un rôle au jeune Octave, pour cerner Antoine, qui, cessant ce jour-là d'être consul, devenait proconsul de Cisalpine et aussitôt assiégeait Decimus Brutus dans Modène.

Or, une situation étonnamment semblable s'était trouvée réalisée en janvier 77 av. J.-C., lorsque le consul antisyllanien et à demi insurgé de 78, Lepidus, devint proconsul de la Gaule Cisalpine (Transalpine chez Appien, sans doute par erreur) et marcha sur Rome avec un ultimatum exigeant, tandis que son associé Junius Brutus s'enfermait dans Modène. Alors, tandis que le Sénat inclinait à négocier ou à céder, un vieux consulaire de prestige s'était levé et, à force d'éloquence, avait réussi à obtenir le vote d'un sénatus-consulte « ultime » armant contre Lépide, faute des consuls non encore élus, l'interroi et tous ceux qui détenaient

un « imperium » ; peu après, le même leader avait fait envoyer le jeune Pompée contre Brutus, qu'il fit capituler dans Modène, puis exécuter. Cet homme était Marcius Philippus, dont Cicéron a plusieurs fois loué le talent d'orateur, habile surtout aux vigoureuses improvisations et aux répliques de « gladiateur ». Son principal discours — il en fit vraisemblablement plusieurs — a été conservé dans les EXCERPTA des *Histoires* de Salluste : c'est dans tous les sens du mot, par la vigueur, par l'ordonnance et par l'objectif (pas de négociations ; guerre à outrance), la première des PHILIPPICAE ORATIONES...

Il est probable que Cicéron, qui ne pouvait ignorer ce précédent, s'en inspirait de près dans sa stratégie de janvier-février 43 contre Antoine, et que c'est cette pointe mordante qui fit la valeur principale de son *iocus* adressé à Brutus — avec peut-être une pointe secondaire raillant Antoine et son frère d'avoir perdu, grâce aux dispositions prises par Brutus, justement la Macédoine, qu'Antoine avait antérieurement troquée contre la Cisalpine. — Mais on voit aussi pourquoi, autant ce parallèle pouvait suggérer à Cicéron une stratégie vigoureuse, et précise en tous ses détails, autant il lui interdisait de l'évoquer ouvertement. Sur le même échiquier de Cisalpine, en effet, à trente-quatre ans de distance, quelle surprenante rencontre de personnages : au lieu de Lépidus, Antoine — mais le fils de Lépidus, prochain triumvir, propréteur d'Espagne et de Narbonnaise, guettant la situation dans une neutralité que Cicéron s'efforçait avant tout de rendre favorable à son plan ; à Modène, un autre Brutus, allié, à délivrer, tandis que le fils de celui de 77 était précisément, avec Cassius, l'espoir des républicains. Enfin, ressemblance particulièrement paradoxale et impossible à dire, le jeune Octave, fils adoptif de César, poussé dans cette guerre, au service du Sénat, et vers Modène, tout comme le jeune Pompée encore syllanien de 77 sous la ferme inspiration de Philippus !

Cicéron, malgré les éphémères victoires d'avril devant Modène, devait manquer l'objectif principal de sa stratégie « philippinienne ». Mais il est probable que, durant quelque temps, quelques connaisseurs jugèrent son *iocus* assez juste et efficace.

— M. SCHILLING remercie M. Gagé de son brillant exposé qui constitue par sa richesse une véritable conférence. Un échange de vues très animé en reprend ensuite les différents points. En particulier, M. FABRE souligne l'importance de la phrase « iam concedo... », qui semble montrer que la *V^e Philippique* a été décisive dans le jugement de Brutus, tandis que M. AMANDRY se demande si le *iocus* de Cicéron ne s'explique pas tout aussi bien par la référence traditionnelle aux *Philippiques* de Démosthène.